Quarante-quatrième année. — N° 345 (EDITION DU MATIN) LUNDI 11 DÉCEMBRE 1899

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Nationale, 78, et à la librairie Wattecuw, rue Saint-Jacques, 39. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 49, rue de la Madeleine. — A Mouscron, chez M. Henri Lenoble, rue de la Station. — En vente à Paris : aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare

◆ *CE NUMERO*
Comprenant HUIT PAGES
NE DOIT ÊTRE VENDU
QUE 5 CENTIMES ◆

VOIR LES COURS DE BOURSE A LA 5e PAGE

JADIS ET AUJOURD'HUI

(Conte de ma Mère-l'Oie)

Il était une fois un Empereur qui s'appelait Napoléon III. — Les républicains — hormis ceux qu'il avait pris pour ministres ou nommés sénateurs — ne le portaient point dans leurs cœurs. Ils avaient, pour cela, d'assez bonnes raisons, car, bien qu'il eût juré de la défendre, il avait, par une nuit d'hiver, au coin d'un boulevard, mis la République à mal.

Mais, dans ce temps-là, les républicains étaient moins nombreux qu'aujourd'hui, parce que *si*, à le dire républicain, on ne risquait guère d'attraper des sièges de députés, des pots-de-vin, ou de bonnes places, on était à peu près sûr de s'attirer des désagréments variés, sans compter les horions de Messieurs les sergents de ville.

L'Empereur Napoléon III ne craignait donc pas l'opposition composée, en long et en large, de cinq obstinés, auxquels le président de la Chambre ne laissait pas prendre la parole à tort et à travers, faisait à peu près tout ce qu'il voulait.

Il avait du reste, des ministres parlant extrêmement bien — d'anciens avocats républicains — qui démontraient par A plus B que deux et deux font trois et que le plus court moyen d'avoir raison est d'empêcher qu'on vous réponde.

Aussi l'Empereur, sûr de son Corps législatif, sûr de son Sénat, sûr enfin de l'éloquence à poigne de ses ministres, ne regardait pas à la dépense, et le budget de l'Empire s'acheminait vers son deuxième milliard au grand scandale des cinq généraux impuissants mais pas muets tout de même quand, par-ci par là, on commettait l'imprudence de les démuseler pour sauver les apparences.

L'un d'eux, — il répondait au nom d'Ernest, — l'était donné la spécialité d'écheniller — goguenard terrible, les comptes de l'apothicaire manipulant les finances d'un régime en face duquel les républicains se posaient crânement en redresseurs de torts.

Les « virements » budgétaires n'avaient pas de plus impitoyable flagellateur que le jovial Ernest et, tout le long des journaux de l'opposition, obligés, à cette époque reculée, d'avoir de l'esprit, c'était un feu roulant de plaisanteries voilées où se répétaient, d'échos en échos, les sarcasmes bouvardiers d'Ernest et les objurgations académiques de Jules.

Heureuse époque, quoi qu'on en ait dit, pour les journalistes non encore devenus des « reporters » ! En fait d'Ecole professionnelle on ne leur ouvrait que celle de la prison, la plus pratique puisqu'on se leur y permettait que l'exercice inoffensif de la grammaire et la saine culture des belles-lettres.

Le plus beau, le plus complet triomphe d'Ernest l'ironiste et de Jules le solennel fut un jour que, agacé par le bourdonnement des Cinq qui ne lui laissaient pas de repos au sujet de ses prodigalités, le premier ministre monta sur ce qui restait de tribune et déclara par arguments tirés de la science économique, de la science politique, de la science philosophique et d'un grand nombre d'autres sciences excepté de celle du sens commun, que pour une grande nation, l'art de s'enrichir n'était autre que l'art d'augmenter ses dettes.

Ernest, Jules et leurs trois compagnons commencèrent à perte de vue cette jolie théorie de décavé.

Vous pensez si l'on s'en ébaudit au café de Madrid et si le « Vice Empereur », comme on nommait le premier ministre, eut « une bonne presse » du côté gauche !

Les contribuables en furent copieusement informés.

Ce système ingénieux pour les emprunteurs, plutôt désagréable pour les « empruntés », c'est-à-dire pour les assujettis au fisc, passa en proverbe dans les cénacles du Quartier-Latin. Le mot fameux de M. Guizot, accommodé à la sauce Rouher, circula dans tous les cercles de sous-préfectures où, après une série noire à l'écarté, le malheureux dénonétisé comprenait très bien que le conseil de « s'enrichir » voulait simplement lui dire d'aller « taper » le garçon de salle.

Ces aimables jeux du pouvoir impérial et de l'opposition républicaine où les Hautes-Cours, les assises et la correctionnelle alternaient avec les pamphlets, les *Lanternes* et les *Contes fantastiques d'Haussmann*, furent tragiquement suspendus par le coup de tonnerre de Sédan.

Voilà donc l'empire par terre, menaçant d'y entraîner avec lui la France.

Un peuple, heureusement, a la vie plus dure qu'un régime, même mauvais ; et ce peuple qui avait vu le régime impérial si rudement, si justement fustigé par les républicains, leur donna sa succession.

Il avait le droit, n'est-ce pas ? de compter sur un changement de système, sur une meilleure et plus équitable administration de la chose publique, sur plus d'impartialité, plus d'égalité devant la loi réformées dans le sens de la liberté.

Les contribuables, en particulier, étaient absolument rassurés contre les gaspillages, les gros budgets et les accroissements périodiques de la dette et les impôts tant maudits, tant conspués, tant plaintés, tant chansonnés par Ernest, par Jules, par les Cinq, par leurs partisans introduits, sur la fin, au Corps législatif.

On ne leur dirait plus à eux, du moins, que deux et deux font trois et que plus on leur demanderait l'argent plus ils seraient riches.

Ernest et ses élèves s'étaient trop amusés de cette farce amère pour oser la recommencer.

Or, il advint, continua ma Mère-l'Oie, qu'une fois bien installés dans les palais, dans les hôtels, dans les salons, les boudoirs et les fauteuils du susnommé Napoléon et de son premier ministre, les élèves d'Ernest et de Jules trouvèrent qu'il faisait bon y rester.

Pour s'y maintenir, ils ne se creusèrent pas l'imagination : ils reprirent simplement, en le renforçant, le régime décrié par leurs aînés.

Et, en avant la Haute-Cour pour les mécontents ! En avant les perquisitions ! En avant les Assises, la Correctionnelle avec des Delesvaux ressuscités !

En avant surtout les budgets monstres, passés de deux milliards à trois milliards et demi.

— Et si l'on vous disait, mes enfants, qu'ils viennent même de dénicher un Ministre des finances pour renouveler la fameuse théorie qui fit rire jusqu'aux deux oreilles la précédente génération, à savoir que jamais les contribuables de France n'ont été si heureux que depuis que nos budgets se soldent avec des majorations de soixante millions de dépenses annuelles ?

— Mais, interrompit un auditeur, ces gens ne sont pas les héritiers des Cinq ; ce sont les successeurs de l'Empereur et du Vice-Empereur.

— Bien dit, mon enfant, termina ma Mère-l'Oie ; ils font par en bas l'Empire que les autres faisaient par en haut. Ils sont les « Blouses-Blanches » du socialisme césarien.

— Quand les contribuables estimeront que le chant de Waldeck-Rousseau : « *Veillons au salut de l'Empire* » et la « *Carmagnole* », de M. Millerand, leur reviennent trop cher, ils feront peut-être la « *République des Cinq* », la vraie, la bonne, parce que c'est d'elle qu'on rêve sous la botte de l'oppresseur, la République des principes et non des appétits.

Ainsi devisa la raconteuse et tous jugèrent qu'elle avait raison. Seulement c'étaient des jeunesses à l'esprit simple. — Les contribuables, eux, pensent, sans doute, que feu M. Rouher et son successeur M. Caillaux n'ont pas tort, puisqu'ils votent et qu'ils paient : — Grand bien leur fasse !

Informations

Amendement au budget

Paris, 9 décembre. — M. l'abbé Lemire et plusieurs de ses collègues ont déposé un amendement au budget des dépenses (finances), demandant d'augmenter de 40.000 francs le crédit affecté aux gages et salaires de l'administration des manufactures de l'Etat, en vue d'assurer, aux préposés des manufactures, l'avancement triennal régulier.

Manifestation franco-russe

Marseille, 9 décembre. — Dernièrement, les anciens militaires du 141e d'infanterie, réunis à l'occasion de leur fête annuelle, ont envoyé au 141e russe une adresse de sympathie. Le colonel du 141e russe, en garnison à Orel, vient d'adresser à cette société la lettre suivante :

« Le 141e régiment d'infanterie russe, dont je suis le chef, avait reçu le 14 novembre, jour anniversaire de la naissance de notre auguste souveraine l'impératrice mère, l'adresse des anciens du 141e d'infanterie française, a été vivement touché de leur sentiment de cordiale camaraderie. Le régiment tout entier, officiers, sous-officiers et soldats, en vous remerciant, ont l'honneur et le plaisir d'adresser à tous les anciens du 141e français leur salut le plus cordial et leurs vœux les plus sincères de santé et de bonheur, aux cris de : Vive la France ! Vive la grande nation amie et alliée ! Vive le 141e français ! et Vive la société régimentaire des anciens du 141e d'infanterie française ! »

L'amiral Fournier à Sébastopol

Sébastopol, 9 décembre. — L'amiral Fournier, avec l'attaché naval français, le comte de Montferrand, a visité le cimetière et a déposé une couronne sur la tombe des militaires tombés en Crimée. Les marins français se sont rendus au cimetière français. Un dîner de gala a eu lieu chez le commandant en chef. Un repas a été offert en même temps aux marins dans les casernes des équipages de la marine. Le repas a été empreint de la plus franche cordialité.

Criminel attentat d'anarchistes dans la cathédrale de Limoges

Limoges, 9 décembre. — Des anarchistes se sont introduits, la nuit, dans la cathédrale et ont tenté d'y mettre le feu. La police n'a pu s'emparer de ces malfaiteurs, dont l'attentat provoque, en ville, une vive indignation.

Les droits sur les cafés

Rio-Janeiro, 9 décembre. — Les journaux officieux disent que le gouvernement brésilien a l'intention d'obtenir de la France un minimum de réduction de 30 0/0 sur les droits sur les cafés importés.

CHOSES ET AUTRES

Une idée lumineuse. — Un Anglais de passage à la gare de Baisieux, cassa, par mégarde, avec son parapluie, pendant la visite de la douane, un carreau de deux francs cinquante. L'employé, n'ayant pas à lui remettre la monnaie d'une pièce de cent sous, voulut sortir de son bureau pour en demander à son collègue :

— C'est inutile, reprit l'Anglais, je complèterai.

Et il cassa un autre carreau !

Devinette. — Savez-vous le mois de l'année où ma femme parle le moins ?

— C'est celui où elle a attrapé une extinction de voix.
— Du tout, c'est en février.
— Pourquoi ?
— Parce que c'est celui qui a le moins de jours.

SITUATION INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE
DE ROUBAIX-TOURCOING

Roubaix-Tourcoing, 9 décembre.

Le calme a encore été, en fabrique, la note dominante de la semaine, la hausse des matières premières a dû avoir sa répercussion sur les produits fabriqués : il en est résulté un temps d'arrêt dans les affaires ; les négociants en tissus hésitent à payer les prix demandés ayant eux-mêmes beaucoup de peine de les obtenir de leurs clients.

Pour l'hiver prochain, on échantillonne actuellement des genres Mohair en petits motifs qui semblent devoir obtenir un certain succès.

— En laines le marché à terme a été assez calme, cette semaine, sans grandes variations dans les cours qui restent entre 6 fr. 60 et 6 fr. 62 1/2.

UN CHIEN ENRAGÉ DANS UNE ÉCOLE

Marmande, 9 décembre. — Jeudi, vers huit heures du matin, au moment où les élèves de l'école laïque de Cocumont arrivaient par groupes à l'école, un chien courant, d'un maigreur extrême, qui suivait la route de Marcellus, se précipita sur l'un d'eux, le jeune Dupeyrat, et le mordit à l'épaule.

Les enfants s'armèrent de cailloux et donnèrent la chasse à l'animal qui pénétra dans la cour de l'école officielle au moment où le jeune Mourguet, qui l'avait aperçu et voulait l'empêcher d'entrer, allait fermer le portail. Le chien sauta à la gorge de l'enfant, qui put l'éviter, mais fut cependant grièvement mordu à la main.

L'instituteur, M. Musqui, qui surveillait dans la cour les ébats d'une quarantaine d'enfants, se porta au secours de Mourguet que l'animal, furieux, abandonna, pour se ruer sur une petite chienne qu'il déchiqueta littéralement donnant ainsi aux enfants le temps de rentrer dans l'école et de se mettre à l'abri de ses attaques.

Les gendarmes, prévenus, s'empressèrent d'accourir, et, après une assez longue poursuite dans les rues du village, le gendarme Vaqué, ayant réussi à atteindre le chien, le tua d'un coup de baïonnette.

L'autopsie opérée par un vétérinaire ayant établi que le chien était atteint d'hydrophobie, le jeune Mourguet a été dirigé aussitôt sur l'Institut Pasteur à Paris.

UN VOLEUR DANS UNE CAISSE

Les arrestations

Paris, 9 décembre. — Nous avons raconté hier cette audacieuse tentative de vol, renouvelée des *Mille et une Nuits* et qui avait pour but le pillage de l'hôtel du baron Brincart, le riche collectionneur.

Les deux individus qui avaient apporté la caisse contenant leur complice, connaissant bien la maison et ses habitudes, avaient dit, pour expliquer le poids du colis, qu'il contenait des candélabres en bronze, achetés chez M. Brunet, antiquaire, par le baron. Comme la concierge leur faisait observer que M. Brincard n'était pas là, l'un d'eux avait répondu :

— Oui, nous savons qu'il est à son château de La Bizodière, en Maine-et-Loire. Mais on a ordre de livrer tout de même le colis.

On sait comment la concierge, voulant remuer la caisse ainsi déposée sous la voûte, a découvert qu'elle contenait un homme.

Quand cet individu, remis aux mains des gardiens de la paix, a été amené au bureau de M. Prélat, commissaire de police, l'agent Millet qui le conduisait a remarqué qu'à deux ou trois reprises, il faisait, en frappant sa main droite sur son poignet gauche, le geste de « décamper ». C'était évidemment un signal pour ses complices.

Interrogé, il a commencé par dire qu'il s'appelait Jean Briquet et était âgé de vingt-deux ans. Il a refusé de dire sa profession et son domicile. Quant à ses complices, il a répondu en goguenardant :

— Cherchez et vous ne trouverez pas !...

On a trouvé néanmoins ; car, après avoir prétendu successivement se nommer Fred Ladant et Maurice Payard, il a fini par avouer que son vrai nom était Eugène Archer, qu'il était âgé de vingt ans et demeurait hôtel du Siècle, 48, rue Rodie, et il a fait des aveux complets et dénoncé ses trois complices.

Le coup avait été préparé sur les indications d'un nommé Albert Coupry, âgé de vingt-quatre ans, ancien valet de pied du baron Brincard. Coupry, connaissant les habitudes du baron, savait qu'il était à son château et ne doutait pas qu'une caisse de curiosités, apportée à l'hôtel, ne fût respectueusement conservée par les concierges.

On avait donc mis Archer dans la caisse et on l'avait précautionneusement déposée. A minuit, quand les concierges auraient été couchés, il aurait levé le couvercle, ouvert une fenêtre de l'hôtel et livré passage à ses complices, Albert Huet, Coupry et François Batt, qui auraient pillé tous les objets précieux.

Il donna les adresses. Huet dit *Bébert*, demeurait avec lui, 48, rue Rodier ; Coupry, rue Gît-le-Cœur, et Batt, 3, rue de la Nation, à Montmartre.

A sept heures du matin, des agents arrivaient aux trois adresses indiquées. Rue Gît-le-Cœur, on ne trouva personne : Coupry n'était pas rentré de la nuit. Rue de la Nation, même résultat. Batt, âgé de vingt-quatre ans, ouvrier tailleur, n'avait pas été vu depuis la veille. Mais à l'hôtel du Siècle, on trouva Huet dormant à poings fermés.

Arrêté, il ne nia pas son identité, Huet, dit *Bébert*, graveur sur métaux, âgé de vingt-quatre ans, né à Ermont (Seine-et-Oise). Mais il ne savait, dit-il, rien du vol et ne connaissait pas Archer. Il demeurait avec un camarade de chambre, nommé Maurice Payrard, né à Epernay, artiste dramatique.

C'était sous ce nom en effet qu'était inscrit Archer. Les dénégations de *Bébert* cessèrent quand on le mit en présence de son complice.

Restaient les deux autres. Supposant qu'ils viendraient prendre langue rue Rodier, des agents furent placés en observation. Vers trois heures et demie, ils virent deux individus entrer dans un débit, en face de l'hôtel du Siècle, et regarder la maison en buvant. Soupçonnant que c'étaient les voleurs, ils voulurent les accoster à la sortie. Les deux individus prirent leur course.

Après une poursuite de quelques minutes, on parvint à les arrêter rue des Martyrs. On ne s'était pas trompé, c'étaient Coupry et Batt. Les quatre complices sont donc tous sous les verrous.

Notons que, pour original qu'il soit, ce « truc » n'est pas inédit. Il a été employé déjà, le 31 décembre 1894, pour commettre un vol au préjudice de M. Roux, fabricant de vaporisateurs, 68, rue de Bondy ; et, il y a deux ans, rue Ballu, on a introduit, caché dans une armoire à glace, un voleur qui a dévalisé tout un appartement.

LA GUERRE
dans le sud de l'Afrique

Nous signalions hier la tactique des Boërs, cherchant moins à s'emparer des positions stratégiques de la colonie du Cap, qu'à y aider au soulèvement des Afrikanders et à paralyser ainsi, sans combats, les forces dont disposent les généraux French et Galacre.

Le succès des Boërs dans cette manœuvre est plus considérable que les journaux anglais n'avaient voulu l'avouer d'abord, et le *Standard*, organe de lord Salisbury, se décide aujourd'hui à nous donner la vérité sur ce point.

« La situation, dit-il, prend une tournure désagréable dans la colonie du Cap, et les généraux anglais ont, dans les districts septentrionaux de la colonie, à entreprendre une campagne pour reprendre de grandes étendues de territoire, actuellement entre les mains des Boërs rebelles. Car, pourquoi le cacher plus longtemps, la colonie du Cap est en rébellion, une rébellion vaste et bien concertée. »

Malgré cela le général French avance par échelons vers Colesberg.

Parti de Naauport pour Tweddalle, il aurait gagné une dizaine de kilomètres au nord et serait à Arundel (première station après Tweddalle).

Il y aura lieu de suivre d'assez près les mouvements de sa colonne.

Le général Gatacre a reçu des renforts comprenant notamment deux batteries d'artillerie de campagne. Malgré cela sa position n'est guère fort améliorée. Il a devant lui 800 Boërs à Dordrecht, 1.500 à Stornberg, 700 sont en marche et viennent grossir les rangs des occupants de Dordrecht, un détachement est à Watersall et 400 Boërs enfin sont à Molteno.

Aucune nouvelle importante n'est venue du Natal, et de l'ouest il n'est arrivé que des informations contradictoires.

Une dépêche de Modder-River dit : « La Modder est redevenue basse. Le pont destiné au chemin de fer est presque achevé. On espère que le premier train pourra passer dessus cette nuit. Après des efforts inouïs, le ponton construit par le génie a pu être terminé. »

Une autre dépêche annonce qu'un détachement boër fort d'environ 1.000 hommes, sous le commandement du commandant Plinsloo, avec un canon, s'est approché de la Modder-River et a détruit le chemin de fer. En sorte que des télégrammes datés du même jour et arrivant ensemble disent l'un que le chemin de fer est détruit, l'autre qu'un train pourra passer cette nuit sur le pont reconstruit et la voie reformée. Que faut-il croire ?

AU NATAL

Camp de Frère, 7 décembre. — Une colonne de 300 Boërs a traversé la Tugela, a tué un éclaireur et fait prisonnier un autre éclaireur appartenant au corps local des volontaires.

DANS LA COLONIE DU CAP

La révolte, loin de se calmer, augmente tous les jours. Certains journaux font néanmoins observer que si de nouveaux renforts sont nécessaires, ces renforts arriveront peut-être trop tard, le théâtre de la guerre étant à plus de six mille milles.

Queenstown, 6 décembre. — Une certaine quantité de fusils et de munitions, y compris des cartouches à balles dum-dum et Martini, ont été saisis par les Boërs.

FRONTIÈRE DE L'OUEST

Londres, 9 décembre. — Le ministre de la guerre communique la dépêche suivante reçue du général Forestier-Walker :

« Capetown, 8 décembre. — Le général Methuen annonce qu'au cours d'une patrouille, le 6 décembre, deux hommes ont été blessés. Un lieutenant et six hommes sont portés manquants. Belmont a été renforcé d'une batterie d'artillerie, d'un bataillon d'infanterie et d'un régiment de cavalerie ».

Le *Daily Mail* publie la dépêche suivante de Berlin :

« Une agence publie un télégramme annonçant que le général boër Prisloo est arrivé près de Jacobsdaal, entre la rivière Modder et la Spriet ; le général Kronje est toujours sur la rive du nord de la Modder, ses derrières sont protégés par la position fortifiée de Spitzfontein. »

FRANCE... D'ABORD

Samedi soir, a eu lieu, à Paris, au Théâtre de l'Odéon, la première représentation de la nouvelle pièce de M. Henri de Bornier, *France... d'abord..*

Voici l'intéressant compte-rendu que nous recevons d'un de nos correspondants particuliers :

Tout poème dramatique doit être basé sur une pensée politique, morale ou religieuse. Tous les dramaturges, dans tous les temps, dans tous les pays, n'ont jamais en d'autre but et d'autres ambitions. C'est la pensée maîtresse qui a dicté *France... d'abord*. L'intérêt de la France doit dominer tous les intérêts particuliers, les ambitions personnelles, les rancunes, les haines. Cette abnégation doit être générale. Bien d'abord, disait une devise bretonne, Blanche de Castille l'a modifiée et en a fait *France... d'abord*.

Six principaux protagonistes se partagent la pièce.

ROBERT DE SORBON

Ce n'est pas le personnage le plus important de la pièce, il y occupe cependant une large place, on dirait que c'est lui qui parle pour l'auteur.

Robert a été pour le jeune roi Louis IX ce que fut plus tard Fénelon pour le duc de Bourgogne. D'après Joinville, nous devons croire que Robert était d'obscure origine, cependant ce n'est pas sûr. Il naquit en 1201 dans le pays d'Artois, à Sorbon en Rhételois. Il avait 13 ou 14 ans de plus que Louis IX.

Il entra dans les ordres et ses succès y furent rapides. Chanoine de Cambrai, puis de Paris, chapelain, aumônier et conseiller privé du Roi, légat du Pape, fondateur de la Sorbonne, il lui donna son nom et devint le chef des Sorbonnistes, de ceux que l'on appelait « Les consolateurs des criminels ».

La figure de Robert de Sorbon mérite de passer à la postérité, car il fut l'éducateur de son roi et de son siècle.

« Très timide à l'ordinaire, il prend, dès qu'il parle « du haut de la chaire, une assurance que rien n'arrête.. « Sa sincérité rude trahit la rusticité de son origine. Il a « l'imagination haute en couleur, l'expression savoureu- « se, parfois grasse, la verve populaire du fabliau. « Que « la bouche crie, disait-il, pourvu que le cœur aime. » « C'était un moraliste. Il allait fustigeant les mœurs, le « luxe des vêtements, le goût de la table, l'amour des « « poches pleines, » l'usure... »

Robert de Sorbon fut un précurseur, un chrétien démocrate, mélange de dévouement pour le Roi et d'amour pour le peuple, tel était son caractère. Très intime avec le roi, il mangeait à sa table, mais il n'oubliait pas les malheureux. Il légua tous ses biens aux pauvres étudiants. Il professait une haine féroce pour les usuriers, les thésauriseurs. Ce sont des larrons, bâtin assuré pour le prévôt de l'enfer.

Dur aux puissants, ayant des trésors de tendresse pour le faible et le malheureux, il trouvait des excuses même aux plus grandes fautes. « Si grand qu'ait été le pécheur qui m'ait prié de l'entendre, je l'ai toujours aimé cent fois plus après l'avoir confessé qu'avant. »

BLANCHE DE CASTILLE

Blanche de Castille a été très louée et très critiquée, nous pensons que ces critiques confinent à la calomnie.

Mathieu Paris, un moine anglais, a dressé contre elle toutes les imputations les plus horribles, l'histoire en a fait justice.

En tous cas, quoi qu'on ait pu dire ou écrire sur la vie privée de Blanche de Castille, tous les historiens sont d'accord pour rendre hommage à son génie et à son énergie virile. C'était une énergique, celle qui disait « J'aimerais mieux voir mon fils mort que coupable d'un péché mortel ».

En politique elle se montra de première force. La régence et la tutelle de son fils Louis IX, d'après les lois féodales, devaient appartenir à son oncle Philippe Hurepel, comte de Boulogne et de Clermont, mais le Légat et le comte de Champagne assurèrent la régence à Blanche.

Michelet dit : « C'était une grande nouveauté qu'une femme commandât à tant d'hommes, c'était sortir d'une manière éclatante du système militaire et barbare pour entrer dans la voie pacifique de l'esprit moderne, le Pape et les évêques l'y aidèrent. »

Si Blanche revendiqua les devoirs d'une reine régente, elle en voulut aussi les honneurs. Au sacre de son fils, elle réclama le droit de porter l'épée nue, l'épée de la France et avec cette épée, par la suite, elle brisa la force féodale, elle femme, agissant au nom d'un enfant.

Comment n'eût-elle pas été courageuse, héroïque, celle qui descendait directement de Charlemagne par sa grand'mère Isabelle de Hainaut. Espagnole par son père le roi Alphonse, Anglaise par sa mère, devenue reine elle devint Française et par l'intelligence et par le cœur !

Très jeune encore, elle avait épousé l'héritier de la couronne de France, qui devint Louis VIII, pâle et chétif, bien que fils de Philippe-Auguste. A défaut d'autre valeur, il fut un roi vertueux, presque un saint. Sa femme exerça une grande influence sur lui et veuve, elle resta fidèle à sa mémoire. On peut dire que ce ne fut pas sans mérite, car elle était très jeune, très jolie et fut grandement courtisée.

Jeune mère et jeune régente dans un temps troublé, sa situation était difficile, elle s'en tira à son honneur, autant par son courage, que par son adresse diplomatique. Attaquée par les grands vassaux, par les proches parents de son fils, elle sut déboucler mille intrigues et c'est chez ses ennemis mêmes, qu'elle trouva son principal collaborateur.

Elle mourut sur une couche de paille, vêtue de l'habit des religieuses de Citeaux, et fut vénérée comme Bienheureuse du Tiers-ordre de Saint-François et après sa mort, Mathieu Paris lui-même se rétracta et fit son éloge.

THIBAUT DE CHAMPAGNE

Parmi tous les ennemis de Blanche de Castille un des plus, sinon le plus redoutable, était Thibaut de Champagne, futur roi de Navarre, proche cousin du roi. Son animosité pouvait devenir fatale à la reine, c'était un grand seigneur et en même temps un poète, un trouvère, c'est même sous ce jour qu'il est maintenant le plus connu. Ses chansonnelles sont lues encore aujourd'hui, avec plaisir, avec charme.

HUGONNEL

Ici l'auteur s'est passé une fantaisie.

Cet Hugonnel s'appelait en réalité Hurepel « le hérissé », « le mal peigné ». Il était l'oncle de Louis IX. Il fut le plus féroce, le plus acharné des ennemis de la régente et de son fils. Dans sa haine il engloba tous les défenseurs, Mauclerc, comte de Bretagne, d'autres grands vassaux et surtout Thibaut dont il ravagea horriblement la Champagne. Sa seule excuse, c'est qu'il aurait dû être régent, étant fils de Philippe-Auguste et de la très tendre Agnès de Mérames. Celle-ci eût certainement blâmé les fureurs et les atrocités dont son fils se rendit coupable.

LOUIS IX

Louis IX n'avait que 14 ans, « il était mince, grêle, avec un air angélique et des yeux de colombe... » caractère complexe, il était très coléreux « et avait le cœur transpercé de pitié pour les misérables. »

Il introduisit dans la politique l'équité la plus sévère, et s'il pardonna à ses ennemis il y eut quelque mérite, car il fut combattu de toutes les façons, le poison même fut essayé.

En 1236, le Vieux de la Montagne envoyait des assassins pour l'empoisonner ; ils échouèrent piteusement.

Le personnage est assez connu pour que nous n'ayons pas besoin de nous étendre davantage.

Arrivent deux personnages de fantaisie :

ALBERTO LANDINI

Ici l'auteur a réuni plusieurs types sur la même tête. C'est le chef des routiers. Ces routiers et cotteraux n'étaient point des simples brigands, ils n'agissaient pas pour leur compte, étant simples gagistes, loyaux dans l'exécution de leurs contrats. Nous en connaissons quelques-uns : Mercadier devint l'ami intime, l'inséparable de Richard Cœur de Lion ; Falcaire, le favori de Jean Sans Terre qui lui fit épouser une noble et riche héritière ; Cadoc obtint la faveur de Philippe-Auguste.

Presque tous les routiers à cette époque finissaient croisés.

ALIENOR

Où l'auteur a-t-il pris ce nom d'Aliénor, nous ne connaissons pas ce personnage dans l'histoire. L'auteur nous explique qu'Aliénor est une descendante de Charles IV, dernier prince carlovingien qui, dit la chronique, fait prisonnier par la trahison d'Assolin, eut deux enfants dans la prison d'Orléans.

L'ACTION DU DRAME

ACTE PREMIER

Le rideau se lève sur une salle de festin, la table est préparée, nous sommes à Vincennes. La régente est en pleine guerre avec ses vassaux.

Deux parlementaires sont attendus, ils ont un sauf-conduit de la reine. Premier dialogue entre Dame Sarette, nourrice de Louis IX (Mlle Dehon) et Sorbon (Albert Lambert père). Tous deux déplorent les malheurs du temps, font l'éloge de Blanche.

Des étudiants demandent audience, ils sont prévenus de l'arrivée des parlementaires : Hugonnel, comte de Clermont, et Thibaud, comte de Champagne. Sorbon les reçoit, les calme, car ils ne veulent rien moins que pendre les deux envoyés.

Blanche fait son entrée, acclamée par tous, on annonce les deux comtes, mais Blanche a lu la chansonnelle qui suit ; elle est touchée. Cris, menaces, calmés d'un geste de la reine.

ACTE I — SCÈNE III

BLANCHE,
qui depuis un moment écoutait au fond.

Donnez ! Je lirai, moi.
Geoffroy fléchit un genou devant la reine et lui offre le parchemin.
La chansonnelle de Thibaud.

BLANCHE, *lisant*

Chanson ferai pour dame douce et belle;
Amour le veut, amour ! Et c'est assez
Pour le renom de cette chansonnelle;
Va, ma chanson, à Celle que je sais !

Va, ma chanson qui de mes pleurs est née,
Comme l'oiseau qui part avant le jour,
Trouver au loin la blonde couronnée,
Et conte-lui ma tristesse d'amour;

Dis mon amour à la comtesse blonde
Ce que je souffre et me plais à souffrir
Pour la plus noble et la meilleure au monde,
Et fier serai si j'en devais mourir ;

N'oublendrai rien que son mépris peut-être ;
Peut-être aussi ses regards courroucés
S'attendriront, me pardonnant mieux connaître
Va, ma chanson, à Celle que je sais !

Hugonnel prend la parole, arrogant, hautain, dur, il dicte ses conditions : il veut bien consentir à la fin de la guerre, mais Blanche doit se soumettre à sa loi et devra l'épouser, lui ou Thibaud. Blanche écoute en silence et, toujours maîtresse d'elle-même, royale, ordonne à Hugonnel de se retirer pendant qu'elle causera avec Thibaud. Il y a tant d'autorité, de majesté dans ses paroles et dans son geste qu'Hugonnel obéit. Le dialogue entre les deux ennemis est charmant, touchant au possible. Thibaud est devenu l'adversaire de Blanche parce qu'il l'a aimée, parce qu'il l'aime. Cela fourmille de beaux vers. Thibaud exalte la beauté de la femme, *son front royal, calme et mystérieux*, et se plaint de ce qu'elle est plus dure avec lui qu'avec Hugonnel.

— Et le mépris ?
Voudriez-vous l'indulgence à ce prix ?

Elle le console :

Je connais le supplice d'aimer, de haïr tout ensemble !

En un tour de main elle a conquis Thibaud à sa cause, elle s'en est fait le plus sûr allié. La cour rentre, Sorbon en tête ; puis Hugonnel et enfin Louis IX.

Encore quelques débats, Hugonnel apprend la défection de Thibaud ; il est furieux. Sorbon prend la parole, prêche l'apaisement.

Il faut servir la France.
Tout ce qui n'est pas fait pour elle est fait contre elle

Et il cingle Hugonnel le félon, l'inspiré du démon. Louis IX dit :

Dieu dort trop souvent et le diable jamais.

Voici donc l'exposition établie, et bien établie, deux intérêts, deux camps. Cet acte fourmille de beaux vers ; il a été interrompu fréquemment par des salves de bravos, le public est pris, enthousiasmé.

ACTE DEUXIÈME

Nous sommes dans le château du Crotoy. Thibaud vient d'être pris par les routiers ; leur chef, Alberto Landini, l'a vendu à Hugonnel 10,000 écus d'or. Les bandits se félicitent de l'aubaine ; Hugonnel apparaît, d'un geste les renvoie. Aliénor, sa nièce, *celle qu'il appelle sa nièce*, le rejoint. Aliénor est l'ennemie mortelle de Blanche qui l'a fait fustiger jadis. Sa haine la lie au comte de Clermont. Un des routiers a fait son portrait :

RICHARD

Oh ! jamais ! Femme étrange,
Non pas un diable, mais le contraire d'un ange !
Souvent elle me fait peur avec ses yeux fiers,
Sa lèvre frémissante et son front plein d'éclairs !
Très brave avec cela : dès que sonne l'alarme,
Elle vient aux remparts, sans cuirasse, sans arme,
Regardant les quatrels, les javelots pleuvoir
Autour d'elle, et vraiment elle est superbe à voir !
Femme étrange, en effet, dans cette étrange guerre
Elle ici ; dans le camp du roi la reine mère ;
Deux héroïnes !

TOUS LES ROUTIERS

Oui !

Elle n'oublie pas l'outrage subi
... Je jurai dans mon âme
Que je me vengerai un jour de cette femme !

Elle livre son âme à Hugonnel

D'un maître tel que vous mon cœur aime l'empire

. . . . . .

Quand nous serons vengés, mourir me serait doux

Cependant :

Telle je suis. — Pourtant n'est-il rien dans la vie
De plus grand, de meilleur, qu'une haine assouvie ?
Je ne sais quel instinct me le dit quelquefois :
Ce n'est pas trop d'orgueil ! Je sens même, je crois,
Quand aura triomphé notre haine profonde,
Que j'aurais mieux peut-être à faire dans le monde !

HUGONNEL

Peut-être. Aliénor ! Et j'espère, bientôt,
Que mes secrets desseins t'élèveront plus haut ;

La reine vient demander la vie, la liberté de Thibaud. Un moment, elle hésite, puis elle se décide à tout sacrifier à son amour. Elle accepte les conditions qui lui sont imposées. Hugonnel prendra la régence, elle rentrera en Espagne ; car sinon, c'est la mort de Thibaud ; il mourra devant elle. Mais Thibaud refuse

La mort de l'honneur c'est la mort de la race

Blanche se ressaisit et menace à son tour l'oncle du roi. Prends garde ; demain, je reviendrai avec mes hommes d'armes ; je mettrai ton château à sac et veux

Sur tes remparts détruits te clouer de ma main.

Harepel sourit ironique.

Malgré ton sauf-conduit tu ne sortiras pas !

Une sonnerie surprend l'assistance. Robert Sorbon, en grand costume de légat du Pape, la croix à la main, se présente. Il menace Hugonnel de l'excommunication, et

R.F. PÉRIODIQUES

5086058